

Michel Delon

## *Jean Fabre quarante ans plus tard*<sup>1</sup>

Je l'ai lu avant de le connaître. Durant mes premières années à l'Université, j'ai acheté l'édition du *Neveu de Rameau* et lu l'article de référence sur Madame de La Fayette, « L'art de l'analyse dans *La Princesse de Clèves* » qui avait été reproduit par une revue d'étudiants de la Sorbonne. Je ne pouvais qu'être frappé par un style, à la fois proche et superbement maîtrisé. Dès les premières lignes, le lecteur est confronté à une présence :

Encore *La Princesse de Clèves* ! 'Rien de neuf à en dire, ni qui n'ait été fort bien dit.' Pour être péremptoire et déjà ancienne, cette décision d'André Gide n'a jamais découragé personne, à commencer par lui. Serait-ce que la critique n'aime pas les problèmes résolus ? Et qu'elle ne se sent jamais si mauvaise conscience que lorsqu'on décide que son rôle est désormais sans objet ? Sans doute, il n'est pas d'exercice plus traditionnel depuis Sainte-Beuve, que de dégager les traits spécifiques du roman français et d'en ordonner la perspective à partir de *La Princesse de Clèves*. Mais au prix de combien d'à-peu-près<sup>2</sup> !

L'oralité y est la forme supérieure de l'écriture. Cette allure se poursuit sur quarante-cinq pages qui font défiler l'histoire du roman en amont et en aval puis s'interrogent sur ce terme d'*analyse*, avant de proposer une interprétation du récit de Madame de La Fayette. Les références sont au service d'un propos ; d'une immense culture n'est conservé que ce qui nourrit l'argumentation.

Et puis je l'ai entendu. L'année de licence, *La Nouvelle Héloïse* était au programme. Le cours magistral, commun avec la préparation à l'agrégation, avait pour cadre le Grand Amphithéâtre qui restait alors consacré à l'enseignement et n'était pas encore loué, fort cher, par le Rectorat pour des opérations de prestige. Les cours du Grand Amphi avaient leur cérémonial, le professeur était annoncé par un appariteur. Dans ce cadre théâtral, sous la large

<sup>1</sup> Le présent article est repris dans la revue *Dix-huitième siècle*, n° 48, 2016, p. 347-355.

<sup>2</sup> « L'art de l'analyse dans *La Princesse de Clèves* », *Idées sur le roman de M<sup>me</sup> de La Fayette au marquis de Sade*, Paris, Klincksieck, 1979.

fresque de Puvis de Chavannes, j'ai découvert un homme et un ton. Un homme, c'est-à-dire un corps massif, un peu lourd, une carrure d'ancien joueur de rugby<sup>3</sup>, et un ton, une simplicité et une proximité qui pouvaient sembler différentes de l'écriture. Les cours étaient écrits, mais ils étaient dits avec une pointe d'accent du midi qui ponctuait les phrases, une gentillesse qui faisaient oublier que nous étions des centaines dans l'amphithéâtre. J'ai été conquis par *La Nouvelle Héloïse* que je ne trouvais pas si longue que certains de mes camarades, et par Jean Fabre qui, de semaine en semaine, me faisait découvrir le XVIII<sup>e</sup> siècle, en rayonnant autour de Rousseau. Parmi les imitations de *La Nouvelle Héloïse*, il cita *Aline et Valcour* de Sade. J'avais eu précédemment comme professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, de l'autre côté de la rue, Jean Deprun, qui nous avait fait un exposé savant sur les cadres conceptuels du marquis scélérat. Il avait fait défiler les noms de La Mettrie, de d'Holbach, de Buffon et posait une question inquiétante : « Les Lumières poussent-elles au crime ? » L'œuvre de Sade n'était pas encore en accès libre. La moitié d'*Aline et Valcour* venait de paraître dans la collection 10/18, j'ai dévoré les aventures de Sainville et Léonore et me suis précipité dans le bureau de Jean Fabre pour lui demander de bien vouloir diriger un mémoire de maîtrise sur Sade. Il m'a reçu chaleureusement, mais n'était pas enthousiasmé par ma proposition. Il est resté évasif, nous devions nous revoir, les événements sont venus retarder ce deuxième rendez-vous de plusieurs mois. Nous étions en mai 68, la Sorbonne a été occupée et je n'ai revu Jean Fabre qu'en octobre. Il a accepté, sans la moindre réticence cette fois, de diriger un travail sur « les souvenirs littéraires de *La Nouvelle Héloïse* dans *Aline et Valcour* de Sade ».

J'ai alors commencé à le connaître et découvert l'ampleur de son œuvre, tant écrite qu'institutionnelle. J'ai appris son ancrage dans le Sud-Ouest paysan, son expérience décisive de l'École normale, ses liens privilégiés avec la Pologne, la perte de sa bibliothèque et de ses archives dans la destruction de Varsovie. Lors de la soutenance du mémoire, il m'a reproché de ne pas citer le livre de Bronisław Baczko, *Rousseau, solitude et communauté*, publié

<sup>3</sup> Mais René Pintard, son contemporain à l'École normale, se rappelait d'un camarade très jeune, « svelte, la taille bien prise dans le bourgeron de 'bonvoust' » dont il ne réservait pas l'usage aux seules heures d'exercice militaire (Voir : « Hommage à Jean Fabre », *Dix-huitième siècle*, n° 8, 1976, p. 5-32).

en polonais en 1964, qui serait bientôt traduit en allemand, mais devra attendre 1974 pour paraître en français. Nous étions au printemps 1969. Je me suis maladroitement défendu, que le livre était en polonais. Ce n'est pas une excuse, a répliqué Jean Fabre qui, il est vrai, en avait donné un long compte-rendu dans les *Annales Jean-Jacques Rousseau*. Le monde de son enfance et sa jeunesse rue d'Ulm restaient des références essentielles. Il gardait de l'École normale le goût du canular et rêvait d'inventer les lettres retrouvées de Sophie Volland, ce que fit bien plus tard une universitaire américaine. René Pintard évoque le projet pour la *R. H. L. F.* « de je ne sais quel prolongement encore plus pédantesque à la *Correspondance inédite entre Thomas et Barthe* dont la revue faisait alors ses choux gras ».

J'ai aussi pressenti ses principes moraux et, dans ces années de bouleversement, son trouble. Il venait de donner deux préfaces à la première édition des *Œuvres complètes* de Sade au Cercle du livre précieux. Il m'expliqua qu'il n'avait pas souhaité recevoir l'exemplaire de la collection auquel il avait droit parce qu'il ne voulait pas avoir dans sa bibliothèque des livres dont il défendrait la lecture à ses enfants. Dans la mentalité libertaire et soixante-huitarde qui était la mienne alors, je n'ai pas compris ce qui me semble aujourd'hui estimable. Ayant participé aux manifestations avec une conviction, doublée d'un sentiment d'irréalité, j'étais touché par la souffrance de Jean Fabre qui disait : « Vous vous rendez compte, il y avait écrit sur un mur : 'Professeurs vous êtes vieux !' », « On a traité la Sorbonne de musée Dupuytren de toutes les sénilités ». Il s'efforçait de maintenir le contact entre des positions antagonistes et des sensibilités exacerbées, la plupart des professeurs révoltés par les événements d'un côté et de l'autre nombre d'assistants et de maîtres-assistants, plus jeunes, engagés dans le mouvement de contestation et de réforme. La même année 1968 soutenaient leur thèse deux disciples de Jean Fabre qui incarnaient ces deux sensibilités, l'un se réclamait de la tradition et de l'ordre : Laurent Versini, auteur de *Laclos et la tradition* et d'une édition des *Confessions du comte de\** \*\* en thèse complémentaire ; l'autre se réclamait du mouvement : Jean Sgard, auteur de *Prévoist romancier* et d'une édition du *Pour et Contre* en thèse complémentaire. Jean Fabre les appréciait, l'un et l'autre, pour leurs qualités respectives qui pouvaient sembler

incompatibles. Il saluait leurs livres comme deux contributions essentielles à la connaissance du roman au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Son souci en arrivant à la Sorbonne en 1952, après des postes à Varsovie, à Lyon et à Strasbourg, avait été en effet de renouveler la compréhension du siècle par des travaux systématiques. La thèse d'État, préparée sur de longues années dans sa définition d'avant 68, donnait le temps de vastes dépouillements et permettait de fournir des synthèses de grande ampleur. Telle avait été la sienne, *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières*, brassant un nombre considérable d'archives et brochant un panorama décentré du siècle, parvenant à transformer un immense savoir en un récit cristallin<sup>4</sup>. Sur ce modèle, il avait pensé des recherches parallèles sur les romanciers du temps : Lesage, Marivaux, Prévost, Rousseau, Laclos, ont ainsi été étudiés par Roger Laufer, Henri Coulet, Jean Sgard, Jean-Louis Lecercle, Laurent Versini. Ces recherches ont été dirigées par lui ou par ses collègues de la Sorbonne : ainsi Jean Sgard a travaillé sous la direction de Marie-Jeanne Durry, tandis que J. Fabre dirigeait sa thèse complémentaire sur le *Pour et Contre* de Prévost. Le journalisme semblait un champ méconnu, J. Fabre avait proposé à Jean Varloot de s'intéresser aux contributions de Diderot à la *Correspondance littéraire* et à Jean Balcou de s'intéresser à Fréron, l'animateur de *L'Année littéraire*, tandis que Jean Gillet explorait sous la direction de Frédéric Deloffre les périodiques de Marivaux. La poésie devait être traitée par Édouard Guitton, spécialiste de Jacques Delille et du poème descriptif, et par Georges Buisson, spécialiste d'André Chénier. Michèle Duchet s'occupait de l'anthropologie des Lumières, Jacques Chouillet de leur esthétique, Jean Goulemot de l'idée de révolution, Nicole Jacques se tournait vers Saint-Martin et l'illumination. Jean Ehrard avait travaillé avec René Pintard sur l'idée de nature et avait Jean Fabre pour directeur d'une édition des voyages de Montesquieu comme thèse complémentaire<sup>5</sup>. Presque tous ces chantiers ont été menés à leur

<sup>4</sup> Jean Fabre, *Stanislas-Auguste Poniatowski et l'Europe des Lumières*, Paris, Institut d'études slaves, 1952, rééd. Paris, Ophrys, 1984.

<sup>5</sup> « Bon nombre de ces thèses, nous les avons dirigées en commun. Complémentaire, principale ; principale, complémentaire : même si nous n'avions pas été convaincus de l'utilité des 'petites thèses', nous en aurions, je crois, souhaité l'existence rien que pour le plaisir de couvrir ensemble deux œufs de taille inégale et néanmoins jumeaux, destinés à éclore, le même après-midi, dans la fraîcheur de la salle Louis Liard ou dans la tiédeur de quelque amphithéâtre » (René Pintard, « Notre ami », *Dix-huitième siècle*, n° 8, 1976, p. 9-10).

terme et sont devenus de grands livres. Le travail académique accompli est impressionnant et le renouvellement de la connaissance considérable. On voulait le XVIII<sup>e</sup> siècle peu disposé à la poésie, le XIX<sup>e</sup> aurait été celui de l'épanouissement du roman et du journal. Force a été de réviser ces jugements hâtifs ou sectaires.

À toutes ces thèses, démarches individuelles selon le rite académique, s'ajoutent des entreprises collectives. Jean Fabre a été aux origines de la publication des *Cœuvres complètes* de Diderot aux Éditions Hermann, même si l'édition porte les noms d'Herbert Dieckmann, Jacques Proust et Jean Varloot. Il a été aux origines de la Société française et de la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle dont nous savons tous le rôle aujourd'hui dans notre vie professionnelle. Il a fondé à la Sorbonne, avec l'appui de Raymond Picard, le Centre d'étude sur la langue et la littérature françaises des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles qui continue jusqu'à aujourd'hui à abriter des équipes d'édition et d'analyse en réseau avec le monde entier. D'autres diraient mieux que moi son rôle à l'origine des grands dépouillements de périodiques et autres vastes initiatives. Tous ses anciens élèves se souviennent de la générosité avec laquelle il lisait et corrigeait les manuscrits, prenait connaissance des diplômes et des thèses, participait aux colloques et intervenait, soutenait les jeunes chercheurs. Jean Sgard garde en mémoire sa façon de lire : « Il lisait avec passion, annotait en marge, repliait le livre et le martyrisait. J'ai encore l'exemplaire de ma thèse, lu et annoté par lui : un membre de jury tel que lui, je n'en ai jamais vu ». Il y a deux modèles de grands universitaires, ceux qui construisent leur œuvre et ceux qui animent la recherche. Les grandes œuvres solitaires ont bien sûr un pouvoir d'inspiration, mais heureusement ceux qui se dévouent comme moteurs de la recherche collective laissent aussi une œuvre personnelle. Dans le cas de Jean Fabre, c'est l'œuvre d'un écrivain qui a toujours préféré la qualité à la quantité.

À côté de son volume magistral sur Stanislas-Auguste Poniatowski, de l'édition du *Neveu* et d'une monographie sur André Chénier, il nous laisse deux recueils décisifs, deux recueils qui ont marqué mes orientations de chercheur, *Lumières et Romantisme. Énergie et nostalgie de Rousseau à Mickiewicz* et *Idées sur le roman de M<sup>me</sup> de Lafayette au marquis de Sade*<sup>6</sup>. Dix-sept

<sup>6</sup> Respectivement : Paris, Klincksieck, 1963, rééd. 1980, et 1979.

études sont réunies dans le premier, onze dans le second, études substantielles à l'image de celle que j'ai évoquée tout à l'heure, « L'art de l'analyse dans *La Princesse de Clèves* ». *Lumières et Romantisme* donnent en ouverture des portraits parallèles : Voltaire le déiste et Diderot l'athée, puis Diderot et Jean-Jacques frères ennemis qui ne cessent de dialoguer à distance malgré la brouille qui les sépare. Cet article s'achève par une citation, tirée des *Additions* tardives à la *Lettre sur les aveugles*. Diderot y évoque le souhait de Jean-Jacques d'ouvrir une école pour apprendre aux fleuristes les nuances des bouquets.

C'est moins qu'une anecdote, à peine un sourire. Dans la balance qui décide pour un homme de sa vérité, est-il pourtant abusif de croire que ces quelques fleurs pèsent davantage que le monceau d'injures déversées naguère – ou demain encore ? – par Diderot contre Rousseau ? Encore deux ans, et il n'appartient plus qu'aux vivants de ranimer ou d'apaiser leur querelle. La mort a été clémente à Diderot. Elle lui a laissé le temps non de pardonner ou de se repentir, ni surtout d'oublier, mais de choisir<sup>7</sup>.

Ce même fragment de la *Lettre sur les aveugles* a été choisi récemment par Jean Starobinski pour conclure son recueil *Accuser et séduire. Essais sur Jean-Jacques Rousseau*<sup>8</sup>. Il y voit la métaphore de tout travail intellectuel et moral : rapprocher, réunir, former un bouquet. Roland Mortier a marqué la connivence que Jean Fabre entretenait avec les « frères ennemis » du XVIII<sup>e</sup> siècle plutôt qu'avec Voltaire : « Ce Cévenol chaleureux et lyrique qu'était Fabre lui a toujours préféré des natures plus proches de la sienne, des êtres enthousiastes, fervents, impulsifs en qui il se reconnaissait un peu<sup>9</sup> ».

Aux simplifications polémiques et à ce qu'il nommait lui-même des à-peu-près, Jean Fabre oppose le sens des nuances et les subtilités de son style. Une histoire littéraire réductrice divisait le XVIII<sup>e</sup> siècle en deux versants, rationaliste et sensible, puis marquait la rupture entre ce XVIII<sup>e</sup> siècle encyclopédique, confiant dans le progrès, et un premier XIX<sup>e</sup> siècle qui serait tout à sa nostalgie. Les simplifications tournent à la caricature. Dès son titre,

<sup>7</sup> « Deux frères ennemis : Diderot et Jean-Jacques », *Diderot studies*, III, Genève, Droz, 1961, repris dans Jean Fabre, *Lumières et romantisme*, op. cit.

<sup>8</sup> Jean Starobinski, *Accuser et séduire. Essais sur Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Gallimard, 2013.

<sup>9</sup> Jean Fabre, « Le bilan d'une œuvre », *Dix-huitième siècle*, n° 8, 1976.

Jean Fabre associe Lumières et Romantisme, énergie et nostalgie, il marque la continuité des ambitions réformistes de l'*Encyclopédie* aux palingénésies et aux régénérations postulées par le Romantisme. Il souligne ainsi la curiosité illuministe de Diderot dans l'article « Théosophes » ou peut-être même la tentation mystique<sup>10</sup>. Le changement de perspective diachronique rejoint dans le recueil la volonté de décentrement et d'ouverture culturelle avec les études fournies sur Adam Mickiewicz et sur *Godzina Myśli* de Juliusz Słowacki : « Que, loin de se contrecarrer, l'esprit des Lumières et l'âme romantique s'appellent, se relayent et finalement ne s'opposent que pour se compléter, l'exemple de Mickiewicz en porte témoignage<sup>11</sup> » ?

Le second recueil reprend à Sade le titre de la préface aux *Crimes de l'amour*, en lui adjoignant le S du pluriel. Sade réduit le genre romanesque à une idée et une seule, polémique, transgressive. L'historien de la littérature préfère le sens de la diversité qui était déjà celui de Dorat dans sa préface aux *Sacrifices de l'amour* en 1771 : *Idées sur les romans*, parce que le genre est légion. D'un côté donc, l'ironie allègre de *Jacques le fataliste* et l'ironie glacée des *Liaisons dangereuses* ; de l'autre, une longue tradition du roman noir, de Prévost à Sade, de Cazotte à Potocki. On peut ne pas être d'accord avec chaque page du recueil, je n'accepterai jamais la définition de la lettre LXXXI des *Liaisons dangereuses* comme « autoglorification sans trace d'autocritique, le *Mein Kampf* de la Merteuil », mais Jean Fabre avait le sens du débat et le goût de la discussion sincère<sup>12</sup>. De même que *Lumières et Romantisme* est dominé par la présence inspirée d'Adam Mickiewicz, les *Idées sur les romans* débouchent au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'étrange chef d'œuvre qu'est le *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Jean Fabre n'en connaissait encore qu'une version incomplète, mais il pouvait déjà affirmer : « l'invention verbale, la force, la franchise et, pour tout dire, la sève font de Potocki, en dépit de quelques défaillances, un grand écrivain français<sup>13</sup>. » Il aurait été heureux d'assister, en juin 2015, dans le château familial de Łańcut, à la célébration du bicentenaire

<sup>10</sup> Jean Fabre, « Diderot et les théosophes » dans *Énergie et nostalgie*, op. cit.

<sup>11</sup> Jean Fabre, « Mickiewicz et l'héritage des Lumières » et « Mickiewicz et le romantisme européen » dans *ibid.*

<sup>12</sup> Jean Fabre, « Les *Liaisons dangereuses*, roman, de l'ironie » dans *ibid.*

<sup>13</sup> Jean Fabre, « Jan Potocki, Cazotte et le roman noir » dans *ibid.*



de la mort du comte Jean Potocki et à l'envol d'une montgolfière semblable à celle qu'avait commanditée le châtelain, passionné de découvertes scientifiques et d'innovations techniques.

Lorsque j'ai obtenu l'agrégation, je suis retourné voir Jean Fabre pour discuter avec lui d'un sujet de thèse. Il me proposait de travailler sur André Chénier journaliste, je voulais me consacrer à l'idée d'énergie que je tirais de son propre travail et qui me semblait promettre une enquête plus ambitieuse. Mais non sans amertume, il avait décidé de prendre une retraite prématurée. Il me conseilla d'aller voir Robert Mauzi qui venait d'arriver à la Sorbonne et qui m'accueillit volontiers. Mais je restais en contact avec lui, je le retrouvais dans des manifestations scientifiques, par exemple en juin 1972 au colloque de Clermont-Ferrand sur le préromantisme qui s'inscrivait dans le sillage de la réflexion de *Lumières et Romantisme*. Dans les discussions, Jean Fabre rappela aux participants, qui s'en prenaient imprudemment à Gustave Lanson, les leçons du maître, si attentif à éviter toute catégorie anachronique. Il conseillait de faire du préromantisme, cette catégorie paresseuse, selon le mot de Jean Ehrard<sup>14</sup>, un usage « restrictif et prudent ». En juin 1974, je me glissais parmi les disciples et collègues qui lui offrirent un volume de mélanges, *Approches des Lumières* ; sa modestie n'était pas feinte quand il relativisait toute la gratitude qui lui fut alors exprimée et toute l'admiration qui lui était manifestée<sup>15</sup>. Prenant la parole à cette occasion, René Pintard rappelait une anecdote : un collègue américain demandait à Jean Fabre comment il pouvait savoir tant de choses, et lui de répondre « avec une modestie qui n'allait peut-être pas sans quelque secrète fierté : 'À force de diriger des thèses' ».

Il a bien voulu me rédiger une lettre de recommandation pour appuyer ma candidature à un poste d'assistant. La lettre a été efficace, j'ai été recruté à la rentrée 1973 à l'université de Caen, dans cette ville rasée à la fin de la guerre par les bombardements comme Varsovie. Il me disait sa fatigue d'une université où il fallait passer de plus en plus de temps à remplir des dossiers et à écrire des rapports. Il n'aimait pas les conflits idéologiques de l'après-68 et regrettait l'éclatement de l'Institut de français en trois départements

<sup>14</sup> Voir : *Le Préromantisme, hypothèque ou hypothèse*, P. Viallaneix (éd.), Paris, Klincksieck, 1975.

<sup>15</sup> *Approches des Lumières, mélanges offerts à Jean Fabre*, Paris, Klincksieck, 1974.



dans trois universités différentes, la Sorbonne qui conservait l'appellation traditionnelle, la Sorbonne nouvelle et l'université interdisciplinaire de Paris 7 qui bien plus tard, sur un nouveau campus, prit le nom de Denis Diderot. Là aussi Jean Fabre s'en serait réjoui. Il parlait du plaisir de retrouver du temps pour soi et il plaisantait avec son grand rire, en me conseillant d'avancer vite dans la rédaction de mon doctorat : « Finissez avant que je sois gâteux, je veux être de votre jury ». Nul ne pouvait prévoir l'accident absurde qui le fit attaquer par un essaim d'abeilles le 21 août 1975 dans un paysage qu'il connaissait et aimait, au bord de l'eau « parmi les bruyères de l'Espinouse », disait le faire-part. Une rue désormais porte son nom à Murat-sur-Vèbre, et une salle à la Sorbonne.

Quarante ans plus tard, les dix-huitiémistes de France, de Pologne et de partout peuvent rappeler quel maître, au sens le moins autoritaire du terme, il a été pour eux, quel animateur, quel inspirateur, substituant à un siècle des Lumières trop abstrait, trop divisé en deux versants, trop français aussi, une époque de chair et de passion, éprise de vie et de savoir, bousculée d'espairs et d'inquiétudes, dans une Europe qui s'étendait déjà au-delà des rives de la Vistule. Voltaire, Rousseau et Diderot y dialoguent avec Stanislas-Auguste Poniatowski, avec Jean Potocki, avec Adam Mickiewicz. Il a donné l'exemple d'une recherche généreuse et rigoureuse, loin des plans de carrière et du souci de rentabilité, loin des pages sans style des esclaves du *publish or perish*, loin des fermetures disciplinaires et nationales. Nous ne cessons d'entendre sa voix et son rire dans les livres qu'il nous a légués<sup>16</sup>.

**Michel Delon** est professeur de littérature française à la Sorbonne. Ancien élève de Jean Fabre et de Robert Mauzi, il a soutenu une thèse : *L'idée d'énergie au tournant des Lumières* (PUF, 1988). Éditeur de Diderot et de Sade dans la Bibliothèque de la Pléiade, il a dirigé le *Dictionnaire européen des Lumières* (PUF, 1997, traduction américaine : Chicago, 2001, Poche, 2007). Ses récents essais sont *Le Savoir-vivre libertin* (Hachette, 2000, Poche, 2002, traductions japonaise et russe), *Diderot cul par-dessus tête* (Albin Michel, 2013), *Sade un athée en amour* (Albin Michel, 2014).

<sup>16</sup> Ces pages constituent une intervention présentée lors de la soirée d'hommage le 23 septembre 2015 au Centre Scientifique de l'Académie Polonaise des Sciences à Paris, à l'initiative de Maciej Forycki, en présence des enfants et petits-enfants de Jean Fabre ainsi que de Jean Ehrard.

